

CHAPITRE 1

Lâchant la roue qui contrôlait le gouvernail de son embarcation, Johnnatan porta la main à sa poitrine. Au travers de la laine du chandail, il perçut les pulsations saccadées de son cœur. Son regard s'assombrit. Posé sur les vagues ondoyantes tachées de millions de crêtes d'écume, l'horizon dansait au gré du courant. Soudain, le retraité de la Cable & Wireless réalisa qu'au fond de lui-même l'envie de faire demi-tour le harcelait, alors même que son excursion de pêche ne faisait que commencer. Cela se présentait sous la forme d'un spasme, coïncé entre les poumons et l'estomac, sans qu'il sache le localiser avec certitude. Ses mains accrochées aux commandes lui semblèrent moites. Il ouvrit la paume gauche posée sur le levier de l'accélérateur. Agitée d'un léger tremblement, elle lui parut plus rouge que d'ordinaire. Il prit conscience que la peur le gagnait.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Il avait crié haut et fort. Sa voix résonnant dans le cockpit eut pour effet de le calmer un peu. Il sentit avec soulagement que la panique qui l'avait dominé un instant perdait de son intensité. Une nouvelle fois, il jeta un coup d'œil furtif aux différents manomètres. Tout était normal. Lentement, il reporta son regard vers l'horizon.

C'est à cet instant qu'il vit l'objet. Il flottait à cinq ou six milles nautiques sur le tribord avant. Sa couleur paraissait sombre. Immédiatement oublieux de son malaise, Johnnatan bondit hors du cockpit. En deux tractions, il grimpa sur le petit toit de la timonerie. Une main agrippée à l'antenne de radar, l'autre en visière, il sonda l'immensité de la mer.

— J'ai quand même pas rêvé, merde !

Ballotté par le tangage, il sentait au-dessus de sa tête le ciel lumineux que tempérait la légère brise du nord-est. Tout autour de

lui n'était que silence, griffé par la lancinante musique de l'océan. Sous ses pieds, la tôle recouvrant le poste de pilotage lui transmettait les trépidations régulières du moteur diesel.

— C'est pas vrai! reprit-il, rageur. C'est vraiment le jour! Un coup je disjoncte, un coup je vois des trucs qui n'existent pas!

Tendu, visage tourné dans la direction de la tache sombre qu'il avait cru apercevoir, il continuait néanmoins à scruter chaque vague, chaque creux.

L'objet lui apparut de nouveau au nord-est, toujours sur le tribord avant, plus près cette fois-ci. Suffisamment du moins pour qu'il constate que la couleur, bien que difficilement définissable avec certitude à cette distance, n'était pas noire, mais claire. D'un bond, il fut sur le pont pour s'engouffrer aussitôt dans le cockpit. Il poussa à fond les leviers de vitesse et imprima au bateau un léger virage sur la droite. Le Pratt Point tangua et gagna en vitesse, reprenant aussitôt une assiette plus stable. Une nouvelle fois, Johnnatan grimpa sur le toit du poste de commandement.

Tout d'abord, il ne vit rien. Il recommença à détailler les flots. La tache claire émergea d'un creux à trois milles, sur le bâbord avant. Johnnatan dégringola de son perchoir pour reprendre les commandes. Il donna à la barre quelques degrés sur la gauche et réduisit sensiblement la vitesse de son bateau. Deux minutes plus tard, il était en vue de la cible recherchée. C'était un canot pneumatique jaune de petite taille, de type dinghy, identique à ceux utilisés dans la marine ou l'aviation comme matériel de survie. La distance l'empêchait de mieux l'observer.

Très vite, il fut à quelques encablures du pneumatique. Un semblant de toile orange recouvrait l'intérieur aux trois quarts. À la couleur délavée de la gomme, il était aisé de se rendre compte que l'esquif avait séjourné plusieurs semaines en mer.

Johnnatan coupa le moteur, laissant le Pratt Point courir sur son erre pour s'approcher lentement du bateau de survie. Les mâchoires du vieux marin se crispèrent au moment où il l'accosta.

De la toile orange dépassaient deux jambes nues. Brûlées par le soleil, elles étaient recouvertes de plaies purulentes sous le sang séché.

L'Ascension est une toute petite île; une île étrange, une île perdue. Certains en avaient entendu parler. Peu la connaissaient vraiment.

Ceux qui pouvaient la situer sur une carte étaient en nombre encore plus restreint. Pourtant, lâchée en plein milieu de l'Atlan-

tique, à mi-chemin entre Recife, au Brésil, et Luanda, en Angola, elle fait figure de rond-point solitaire. Et tout autour transitent les routes maritimes reliant la vieille Europe à l'Afrique australe ou bien à l'Amérique latine.

Cette île joue le rôle de sentinelle éphémère et puérile aux portes mêmes du lugubre pot au noir, cauchemar des aviateurs du monde entier. Gare à l'aéronef qui s'y aventure au péril de sa vie. Ses ailes, comme des bras inutiles, chercheront en vain à s'accrocher aux derniers lambeaux d'un ciel d'encre qui se meurt dans le firmament. Aveugle, la machine humaine chahutée par une violence céleste inouïe sera précipitée irrémédiablement dans une mer en furie.

Rien ne ressemble plus à un hôpital qu'un autre hôpital. Pourtant, celui de Georgetown, appelé pompeusement « hôpital général », avait la particularité d'être à la fois trop grand et trop petit. Ses pensionnaires étaient rares. Toutefois, si une épidémie venait à ravager l'île, il aurait vite fait d'être débordé. Mais, de toute évidence, tous les cas graves ou contagieux exigeaient une évacuation sanitaire vers l'Europe. L'armée de Sa Majesté y veillait. Les avions de la RAF¹ faisant escale à l'Ascension au retour des Malouines s'en chargeaient.

On était en février, un samedi matin. Quelques patients qu'on pouvait compter sur les doigts des deux mains s'étaient rassemblés dans la grande salle du premier étage. L'unique poste de télévision égrenait laconiquement les dernières nouvelles du Royaume-Uni. Au-delà des soins prodigués, l'hôpital servait aussi bien de pension de famille que d'hospice. Chacun y trouvait son compte.

Il y avait toujours un tour de garde. En ce samedi, la charge en incombait à un médecin originaire de Bombay. Par téléphone, le chef de la police venait de l'avertir de l'arrivée imminente d'un blessé grave, trouvé dans un canot pneumatique au large de North Point. Le matin même, Johnnatan, qui s'adonnait en pleine mer à la pêche sportive à la bonite, avait fait la découverte de l'homme, fort mal en point, que les vagues berçaient lentement dans sa coquille de noix.

Le praticien n'était pas homme à s'encombrer de responsabilités. Aussitôt, il appela l'infirmière en chef pour la mettre au courant. Consciente du manque d'esprit décisionnel de son supérieur, ce fut elle qui opta sur-le-champ pour la préparation

1. La Royal Air Force de Grande-Bretagne.

d'un lit. D'un ton tranquille mais ferme, elle lui suggéra d'avertir la base militaire.

Une moue désapprobatrice se dessina sur le visage d'ébène. L'homme craignait de tomber sur le médecin-chef, qui l'intimidait. Indécis, hochant le crâne, il finit par obtempérer.

Le major Cunningham était un géant barbu autoritaire. Il appartenait au corps des pilotes de la RAF où il cumulait les fonctions d'instructeur-pilote et de chirurgien responsable de l'hôpital de l'île de l'Ascension.

Il était chez lui et préparait son thé matinal.

— Et qui est-ce? demanda le major de sa voix basse qui résonnait dans le combiné.

— On ne sait pas, répondit l'Indien en dodelinant de la tête. Comme je vous l'explique, major, c'est le chef de la police qui a été averti en premier par le radiophare.

— Johnson?

L'intonation de l'interrogation à elle seule démontrait à quel degré de mésestime le militaire tenait le chef de la police.

— Oui, Johnson. Il semble que ce soit Johnnatan qui ait trouvé le type dans un canot... un canot de sauvetage, je crois... à deux heures environ de North Point.

Le nom de Johnnatan, un homme respectable, redonnait de la crédibilité à cette histoire rocambolesque.

Cunningham soupira.

— À quelle heure est prévue l'arrivée du corps à l'hosto?

— J'ai fait envoyer l'ambulance au port. Ils devraient être ici d'un instant à l'autre. J'ai demandé aussi à Anna de préparer un lit, car en fait... il semble que le corps... enfin le type... ne soit pas encore à l'état de cadavre.

Le major mourait d'envie de lui dire qu'avec des toubibs de son acabit, le malheureux naufragé n'avait pas à s'en faire: ce que la mer n'avait pu terminer en une ou deux semaines, il s'en chargerait en l'espace de six heures tout au plus! Il retint un rictus.

— Quelle chambre avez-vous demandé à Anna de préparer?

— Ben... pas une chambre. Enfin... dans la salle du haut... avec...

— Mais non! Il lui faut une chambre à part. Je m'étonne qu'Anna ne se soit pas inquiétée de ce détail.

— Oui, je comprends... à cause des épidémies!

— Non, vous ne comprenez rien! Mais ce n'est pas grave... O.K., je serai là dans une demi-heure. Entre-temps, préparez le patient.

Prenez toutes les dispositions au cas où une intervention chirurgicale s'avérerait nécessaire.

Il allait raccrocher. Se ravisant, il ajouta très vite :

— Surtout, n'oubliez pas de le nettoyer. S'il a passé un bon moment au soleil, il ne doit plus être d'une première fraîcheur !

Le médecin de garde rappela l'infirmière en chef. D'un air détaché, il lui fit part des commentaires du chirurgien, prenant à son compte la décision du transfert en chambre individuelle.

— Laquelle ? demanda l'infirmière.

Devant l'hésitation muette de l'Indien, exprimée par une mimique significative des deux mains aux paumes ouvertes à laquelle s'ajoutait le balancement caractéristique de la tête de droite à gauche, elle répondit, glaciale :

— Comme vous ne m'aviez pas précisé s'il fallait préparer ce lit en salle commune ou en chambre individuelle, j'ai pris sur moi d'opter pour celle de l'aile ouest.

— Mais... mais c'est celle qui est réservée à la Résidence !

— Je le sais bien. Mais pour le moment il n'y a personne. Il est tout aussi probable que le naufragé n'y restera pas une éternité.

C'était une chambre spacieuse, agrémentée de deux grandes fenêtres ouvrant sur le parc et la mer. Elle avait l'avantage de disposer d'une excellente orientation, permettant l'intrusion du soleil qui se faufilait entre palmes et bougainvilliers. Par accord tacite avec les notables de l'île, la chambre de l'aile ouest était réservée à leurs familles, en particulier à l'administrateur, la plus haute autorité de l'Ascension.

L'ambulance arriva quelques minutes après. Harnaché sur une civière, le blessé fut transporté à la chambre. Presque en même temps débouchèrent sur le terre-plein de l'hôpital le major Cunningham dans sa jeep Toyota rouge et Johnson, le chef de la police. Le second était vêtu d'un short kaki et de chaussettes noires remontées jusqu'aux rotules. Deux gardes en uniforme colonial l'accompagnaient. Le secrétaire de l'administrateur, en veston et cravate sombre, était déjà présent, debout non loin des marches du perron.

Se rendant compte de la présence de Cunningham, Johnson ne put réprimer un juron. Il gicla du siège arrière comme un diabolotin de sa boîte. Sans prendre le soin de saluer quiconque, mais soucieux de préserver son rang de chef, il demanda à la ronde de sa voix criarde :

— Et Johnnatan ? Où est Johnnatan ?

Muets, le pilote et le secrétaire dirigèrent leur regard vers lui.

— Ne me dites pas qu'il n'est pas avec vous! glapit de nouveau le policier. Il me faut Johnnatan! Il faut le retrouver immédiatement! Je dois l'interroger séance tenante...

Il se retourna vers l'un des deux gardes qui se tenaient en retrait. De l'index tendu, il lui intima l'ordre silencieux de remonter dans la voiture. La mission était claire : récupérer le malheureux Johnnatan.

La poitrine du chef de la police fut traversée d'un gros soupir. Tout en pivotant mollement sur ses talons, d'un geste brusque des deux mains il tendit sa vareuse vers le bas. Soudain, mû par une démarche rythmée aux frottements de son short trop long sur ses cuisses maigres, il gravit d'un pas solennel les premiers degrés du perron conduisant à la réception de l'hôpital.

Silencieux, le militaire et l'adjoint de l'administrateur étaient restés sur la pelouse. Ils se serrèrent la main d'une poignée franche. Leur regard fut traversé d'une lueur amusée et complice qui traduisait leur sentiment partagé sur l'étrange comportement de Johnson.

Tard dans l'après-midi, l'administrateur, qui représentait l'autorité légale de l'île de Sainte-Hélène dont dépendait l'Ascension, improvisa une mini-réunion. Il y avait convié un Cunningham tiraillé par la faim et passablement de mauvaise humeur.

Le secrétaire, également invité au colloque, était assis en coin de table. Des dossiers en équilibre instable s'amoncelaient sur ses jambes croisées. Tout au long de la journée, heure après heure, il avait tenu au courant son chef hiérarchique du déroulement des opérations.

La réunion venait de débiter depuis dix minutes.

— Et vous prétendez que l'homme a séjourné au moins un mois en mer, docteur?

Confortablement installé dans son fauteuil de cuir souple, l'administrateur dévisageait le chirurgien. Un soupçon de doute restait accroché à son regard de myope qu'il protégeait derrière des lunettes d'écaille. Il ne portait pas de cravate, se permettant cette négligence d'apparat. Un pull-over de cachemire vert enroulé avec désinvolture autour de ses épaules laissait pendouiller ses manches sur une chemise à carreaux d'un jaune clair. Pantalon de toile et souliers de golf complétaient un tableau vestimentaire informel de week-end.

Originaire de l'île de Sainte-Hélène, il devait sa nomination à une volonté farouche qu'il avait toujours su cultiver, se dégagent ainsi du

carcan de petit colonial longtemps collé à sa peau. Malgré ses efforts méritoires de bonne camaraderie, lors de ses brillantes études à Oxford, ses compagnons lui avaient souvent fait sentir sa différence en émaillant leurs commentaires des mesquineries de circonstance.

Il reprit de sa voix suave :

— Comment expliquez-vous cela, major? On ne vit pas sans manger ni boire pendant un mois, que diable!

— Qui nous dit qu'il n'avait pas à boire? Que je sache, la science nous a démontré qu'on peut survivre en se nourrissant de plancton!

Conscient de la mauvaise humeur du médecin, d'un geste flou de la main tenant un fume-cigarette, le premier mandataire préféra esquiver la confrontation verbale. Il porta le tuyau d'ambre à sa bouche pour en tirer une longue bouffée. Un nuage grisâtre enveloppa son visage. Il bascula sa tête en arrière.

— Manger du plancton pendant un mois, ça ne nourrit pas son homme! Mais c'est vrai que s'il avait à boire... Il est évident qu'il faudra tirer tout cela au clair dès qu'il sera en mesure de parler.

Son regard se posa de nouveau sur le chirurgien.

— Au fait, sait-on son nom?

Le secrétaire intervint :

— On a trouvé sur lui des papiers d'identité. Apparemment, c'est un citoyen des États-Unis.

Le secrétaire, un Blanc originaire des Bermudes, avait une sainte horreur de cette habitude qui prévaut aux États-Unis d'accaparer le nom « Amérique ». Lui qui était né dans cette île britannique d'Amérique, il se considérait « américain » au même titre qu'un Brésilien, un Costaricain ou un Cubain. « L'Amérique, disait-il souvent, est un continent, non un pays. »

— Quel nom? coupa sèchement l'administrateur.

— J'allais vous le donner. Jordan. William Wilfred Jordan, pour être précis. Il était en possession d'un passeport et d'une carte plastifiée de la sécurité sociale.

— Rien d'autre?

Le secrétaire compulsait ses documents.

— Rien d'autre, mis à part quelques cartes de visite à son nom indiquant qu'il est domicilié en Floride. Plus un portefeuille de cuir vide de tout autre document et une chaîne qu'il avait au cou portant une petite croix sans aucune mention au dos. Il n'avait pas de montre. Ses vêtements, constitués d'un slip, d'un tricot de peau et d'une veste, étaient exempts d'étiquette caractéristique pouvant donner prise à une recherche d'identité plus approfondie.

— En résumé, ce dont on est sûrs, c'est que c'est un Américain.
— C'est cela, un citoyen des États-Unis, ne put s'empêcher de rectifier le secrétaire.

Avec grâce, plus vautré qu'assis dans son fauteuil, l'administrateur faisait face à ses deux invités en cette fin d'après-midi pas tout à fait comme les autres. Une table basse les séparait. Dessus trônait un immense cendrier de quartz rose taillé à même la pierre. L'administrateur le taquinait de temps en temps de son fume-cigarette et créait des vibrations auditives cristallines. Les deux convives se partageaient sagement un large sofa, un bras reposant sur chaque accoudoir. Au-dessus d'eux se trouvait un ventilateur de plafond. Il ronronnait de ses quatre pales paresseuses, brassant un air tiède qu'il projetait sur les boiseries blondes auxquelles s'adossaient de luxuriantes plantes vertes.

— Curieuse affaire, reprit l'administrateur, pensif.

Son regard se perdit au-delà du balcon pris d'assaut par les bougainvilliers en fleurs. Soudain, se redressant, il apostropha son secrétaire.

— Et les documents, vous les avez?

— Les documents du naufragé? Non!... Johnson les a gardés.

— Johnson, le flic? Et pour quelle raison? Et d'abord, qu'est-ce qu'il foutait à l'hôpital?

Cunningham, qui était resté silencieux, émit un ricanement sourd. S'étant levé tôt en ce samedi, il commençait à être fatigué. Il se dit que de toute façon son dimanche était foutu, car il serait obligé de faire acte de présence auprès du blessé à l'hôpital. Il projeta sa tête en arrière, les yeux au plafond. Il murmura de sa voix de basse:

— Quand il y a une connerie à faire, Johnson est toujours présent...

Il était évident que l'administrateur, comme du reste la grande majorité des habitants de l'Ascension, épousait les doutes du chirurgien pilote sur l'aptitude du chef de la police à conduire les affaires attenantes à la sécurité. Mais le plaisir de contrer le militaire prit le dessus. Il biaisa:

— Vous savez, major, il fait son boulot. Après tout c'est un bon policier. Et c'est à lui de dépatouiller cet imbroglio, somme toute pas très compliqué, il me semble. Et s'il y a décès, c'est avec lui que vous aurez affaire pour le permis d'inhumer. Un peu de considération envers la personne...

— D’abord, il n’y aura pas plus de permis d’inhumer que de décès. J’en fais mon affaire. Ensuite, votre bon policier, comme vous l’appellez, est en ce moment en train d’interroger Johnnatan. Comme si ce malheureux était responsable de l’état du naufragé! Demandez donc à votre secrétaire qui était présent lorsque... lorsque...

Il allait dire une grossièreté, mais il se retint à temps :

— ... lorsque votre bon flic a emmené Johnnatan au poste. Je suis sûr qu’à l’heure qu’il est, il le cuisine avec une lampe braquée sur le visage! De plus il s’en est pris à moi parce que le blessé présentait un stade de coma profond et qu’il ne pouvait lui poser les questions de circonstance. Probablement du genre: «Vous entrez en territoire britannique. Avez-vous quelque chose à déclarer?»

Le secrétaire riait de bon cœur, ce qui fit hausser les sourcils à son supérieur.

Cunningham continuait sur sa lancée :

— Et, de toute manière, si jamais le blessé revient à lui et que Johnson lui rend visite, c’est certainement au compte de ses interrogatoires qu’il faudra imputer le décès!

L’administrateur, visiblement courroucé, pointait son fume-cigarette vers son secrétaire.

— Et ça vous fait rire?

Nullement démonté par le ton froid, il lui répondit avec un sourire conciliant :

— À tout considérer, heureusement que c’est une histoire qui finit bien. Le docteur est formel : à un jour près, c’est un cadavre qui flotterait actuellement au milieu de l’Atlantique si le canot n’avait pas été trouvé. Vous, monsieur, qui êtes si attentif à tout ce qui touche l’écologie, pensez à cette pollution que nous venons d’éviter...

Ce fut au tour du colosse britannique de s’esclaffer. Son rire était profond, communicatif. Dans l’intention de reprendre le cours du débat qui lui échappait, perfide, l’administrateur lança brièvement à l’adresse de son subordonné :

— N’essayez pas d’être sarcastique. Cela ne vous sied pas. Mais alors pas du tout! Bon, passons aux choses sérieuses.

Prenant appui sur les deux accoudoirs, il s’arracha péniblement de son fauteuil pour tapoter son fume-cigarette sur le rebord du gigantesque cendrier. D’une flexion, il se mit debout tout en refaisant le nœud de son chandail autour de son cou. Aussitôt, les deux invités se levèrent à leur tour. L’administrateur se tourna vers le chirurgien barbu.

— Rasseyez-vous. J'ai encore deux ou trois questions à voir avec vous. En revanche, vous, dit-il en pointant le tube d'ambre dans la direction du secrétaire, allez me chercher Johnnatan si c'est vrai que cet imbécile de Johnson le retient au poste. Passez également à l'hôpital et vérifiez qui est de garde. Exigez qu'on place une surveillante dans la chambre du blessé en permanence. J'ai bien dit en permanence! Et faites savoir au médecin de garde que je veux un rapport journalier de l'état du malade sur mon bureau, tous les soirs.

Réalisant soudain qu'il n'avait pas associé Cunningham à cette prise de mesures médicales tout en empiétant sur ses prérogatives, en vieux renard il rectifia immédiatement le tir. Comme si de rien n'était, il ajouta avec une douceur affectée :

— Bien entendu, ces mesures sont assujetties au consentement du docteur Cunningham, qui du reste me renseignera bien mieux que tous ces rapports. Mais je veux absolument qu'ils sentent à l'hôpital que nous les gardons sous surveillance.

Il se tourna vers le chirurgien qui avait repris sa position assise :

— Vous n'êtes pas de mon avis, major?

— Si, si! Mais cela ne m'empêchera pas de m'occuper du blessé.

— Mais vous avez parfaitement raison!

Revenant à son secrétaire, il lui posa familièrement la main sur l'épaule pour lui montrer implicitement que sa présence n'était plus nécessaire.

— Bon, au boulot! Et surtout n'oubliez pas de me ramener les documents du noyé...

Se reprenant avec un sourire, il poursuivit :

— ... enfin, pas le noyé, mais c'est presque pareil. Et dites à Johnson qu'il fasse des photocopies des pièces en question si cela lui chante, mais je veux les originaux ici!

Il pointa le tapis d'un geste brusque, faisant tomber la cendre de sa cigarette sur un *dosemealti* aux teintes rouges et bleues que le serviteur de la couronne britannique avait rapporté dans ses bagages à la suite d'un voyage à Ankara en compagnie de députés de la Chambre des lords.

Imprimant une légère pression de ses doigts sur l'épaule de l'aide, il lui murmura :

— Allez! Exécution!

La porte se referma sur le secrétaire, et l'administrateur revint vers le docteur. Il le dévisagea d'un air qui se voulait amical. Il se tenait debout, savourant intérieurement de pouvoir abaisser son regard sur celui de son invité. Car autant l'un était grand, autant

l'autre, bien que d'une taille moyenne, apparaissait chétif auprès de cet étalage de chair et de muscles. Côte à côte, il y avait bien trente centimètres de différence en taille et un bon demi-quintal en poids. Un éclair de satisfaction traversa furtivement le regard cerclé d'écaillés.

— O.K. À nous deux, maintenant! Racontez-moi tout ce que vous avez observé, docteur! Mais, auparavant, avouez-moi franchement: vous n'avez pas encore mangé, je présume?

Déjà, il agitait la main négativement, arrêtant la tentative muette de Cunningham de refuser l'offre qui lui était faite.

— Laissez. Je vais appeler la gouvernante et on mangera quelque chose ensemble. Je vous accompagnerai, encore que je n'aie certainement pas votre appétit! Au fait, vous aimez le vin rouge argentin? J'ai un excellent blanc que m'a rapporté un de vos équipages, récemment de retour de Port Stanley. Il paraît, mais peut-être le savez-vous déjà, que les Argentins nous ont laissé un nombre considérable de caisses de vin lors de leur retraite des Malouines. En quelque sorte, il s'agit pour nous d'un butin de guerre!

Il partit d'un rire de gorge rocailleux qui se termina par une quinte de toux. De nouveau, le tapis d'Orient reçut sa pluie de cendres.

Arriva le moment du café apporté par la gouvernante. C'était un café fort, dont l'origine brésilienne était facilement décelable pour un connaisseur.

Durant le repas, en vertu d'un accord tacite, à aucun moment il n'avait été question de l'incident du matin. Au contraire, la conversation avait été nourrie pêle-mêle par les événements politiques, les frasques de la famille royale, les élections aux États-Unis ou l'économie chancelante du monde occidental.

De nouveau dans son fauteuil, l'administrateur invita d'un geste son convive à faire de même. Il prit délicatement dans sa main une tasse frappée aux armes du gouvernement de Sainte-Hélène. Levant par-dessus la porcelaine son regard félin de myope, il interrogea presque dans un chuchotement:

— Vous pensez qu'il vivra?

Cunningham avala une gorgée de café.

— Je le pense, sauf complications. Il est sérieusement amoché avec des brûlures au troisième degré, un début d'éventration et des coupures un peu partout. Mais je crois qu'il s'en tirera.

— Des brûlures que vous expliquez comment?

Le médecin haussa les épaules. Il répondit de manière évasive :

— Le plus simplement possible. Créées probablement par une source de chaleur soudaine et intense. Mais je suis médecin, pas investigateur. Pour répondre plus précisément à votre question, je pencherais pour une explosion de moteur ou de chaudière. À l'appui de ma thèse, je précise que j'ai constaté des traces noirâtres de suie ou de cambouis autour de certaines plaies. C'est consigné dans le rapport succinct qui vous sera remis lundi.

— Il s'agit donc d'après vous d'un navigateur qui aurait eu des problèmes en mer avec son embarcation...

— Je n'en sais rien! Je vous le répète, je me borne à des considérations d'ordre médical, rien de plus. Ce que je peux vous préciser, en contrepartie, c'est que le naufragé a eu beaucoup de chance d'être rescapé à temps. Il est actuellement dans un coma profond dû à une déshydratation intense. Mais il ne nécessite pas une assistance respiratoire. Je pense que très vite il va passer au palier de coma réactif. C'est-à-dire qu'il devrait répondre par des mouvements à certaines stimulations. Il se peut tout aussi bien qu'il reprenne pied dans sa vie plus rapidement encore. D'autre part, son regard n'est pas voilé et il recouvrera la vue. Mais je ne peux, à ce stade, me prononcer sur ses chances de récupération, totale ou partielle. Il est à noter que le sujet est fort amoindri par une perte considérable de sang, jugulée il est vrai par plusieurs garrots dont la trace était visible sur les membres inférieurs. Quant au visage, il doit faire l'objet d'une microchirurgie. On a mis le type sous perfusion, bien entendu. Dès demain, je commencerai à recoudre les plaies qui exigent des soins immédiats.

À cet instant, on frappa à la porte du salon qui fut poussée immédiatement et laissa apparaître la tête du secrétaire.

— Je peux?

— Bien sûr! Entrez! répondit l'hôte. Prenez-vous un siège et servez-vous un café. Vous avez loupé un magnifique saumon d'un quart d'heure. Vous avez récupéré les papiers de ce Jordan... Jordan quoi, déjà?

— William Wilfred Jordan. Oui, j'ai les documents avec moi. Tenez, les voici.

Il tendait un sac plastique contenant un portefeuille noir en cuir de crocodile, passablement en mauvais état.

— Je me suis également permis de dire aux adjoints de Johnson...

— Vous leur avez demandé quoi au juste?

— ... de nous rapporter le canot pneumatique. Il est fort

possible qu'il nous donne de plus amples informations sur l'origine de l'accident.

Devinant le sens des propos du secrétaire, Cunningham sortit de son mutisme pour réagir avec vivacité.

— Parce que Johnson n'a même pas pensé à faire une rapide analyse de l'objet? Ce n'est quand même pas croyable!

Visiblement résigné, il hochait la tête de désapprobation. Il ajouta avec un soupir :

— Quand je pense qu'une horloge, même arrêtée, arrive à se rendre utile en donnant l'heure exacte deux fois par jour!

— Quoi d'autre? interrogea l'administrateur qui, baissant ses yeux sur son fume-cigarette, ignorait volontairement le sourire de son adjoint.

— J'ai demandé à Edwards de venir nous rejoindre...

L'administrateur se tourna vers le chirurgien.

— Edwards est notre employé attaché au chiffre².

De sa main libre, il fit un geste circulaire en direction de son aide.

— Continuez, s'il vous plaît.

Le secrétaire reprit le cours de son exposé.

— J'ai donc pensé qu'Edwards nous sera utile pour informer Londres. L'affaire me paraît suffisamment compliquée pour éviter les canaux de communication classiques. Étant donné que nous disposons du nom du malheureux, autant avertir le Foreign Office³ immédiatement, qui transmettra l'information s'il le juge nécessaire à ses partenaires aux États-Unis. Il est probable que la famille du rescapé le croie mort depuis longtemps. Autant qu'elle soit prévenue.

— Ouais... vous avez probablement raison.

— Je suis également passé à l'hôpital comme vous me l'aviez demandé. J'ai transmis vos ordres qui seront appliqués dès ce soir. Le médecin de garde a été étonné de ces mesures exceptionnelles. Il s' imagine qu'il y a de l'espionnage dans l'air. Il échafaude déjà des scénarios de film.

— Eh bien, laissez-les y croire! ironisa le chef de la diplomatie à l'Ascension. C'est très bien comme ça. Ainsi, ils seront sur leurs gardes et feront le boulot qu'on leur demande de faire. Venez vous asseoir avec nous.

2. Service spécialisé dans l'envoi de messages codés.

3. Ministère des Affaires étrangères en Grande-Bretagne.